



ANTOINE PEZET, JÉRÔME CORCOS, NICOLAS MAUVERNAY PRÉSENTENT

ANDRÉ
DUSSOLLIER

SABINE
AZÉMA

THIERRY
LHERMITTE

JOSÉPHINE
DE MEAUX

SÉBASTIEN
CHASSAGNE

AVEC LA PARTICIPATION DE
MICHEL
BOUJENAH

N'AVOUE JAMAIS

UN FILM DE
IVAN CALBÉRAC

AU CINÉMA LE 24 AVRIL

France – Durée 1h34 – Scope – Couleur – 5.1

**DISTRIBUTION
WILD BUNCH**

65 rue de Dunkerque
75009 Paris
distribution@wildbunch.eu
01 43 13 21 87

wild bunch

Dossier de presse et matériel iconographique disponibles sur www.wildbunchdistribution.com

**RELATIONS PRESSE
DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION**

Apolline Jaouen
contact@dominiquesgall.com
01 45 63 73 04



SYNOPSIS

Après 50 ans de mariage, François Marsault, général à la retraite, est encore fou amoureux d'Annie, sa femme. Lorsqu'il découvre qu'elle l'a trompé 40 ans plus tôt, son sang ne fait qu'un tour. Afin de laver son honneur, une seule solution : la quitter et partir manu militari retrouver Boris, l'ancien amant, pour lui casser la figure. Mais à son âge, l'affaire n'est pas si simple...



ENTRETIEN DE IVAN CALBÉRAC

D'où vous est venue l'idée de ce film ? On dirait presque une histoire vraie...

Absolument, à l'origine c'est une histoire vraie. Tout est parti d'un article de presse... Il y a quelques années, en Italie, un Sicilien âgé de 92 ans a découvert, dans son grenier, des lettres d'amour destinées à sa femme, datant de plus de 70 ans... Mais une époque où cet homme était déjà marié avec elle. Ne réussissant à lui pardonner cet adultère pourtant si ancien, il a demandé et obtenu le divorce, ce qui avait fait de lui le plus vieux divorcé d'Italie... Cela lui avait valu les honneurs de la presse nationale. Cette histoire m'a beaucoup fait rire, et touché aussi. Mettre en scène un personnage de 90 ans me paraissant difficile, j'ai commencé par rajeunir le personnage principal.

Pourquoi avez-vous fait de votre héros un militaire ?

C'est une idée qui m'est venue intuitivement, pour incarner et crédibiliser la posture radicale que le protagoniste va afficher suite à l'adultère de sa femme, et sa très forte raideur psychologique. L'univers militaire, qui ne transige ni avec le respect de la tradition et ni avec celui de la parole donnée, m'a semblé tout à fait adapté. Ce genre de profil, pour un scénariste de comédies, peut s'avérer très inspirant, surtout si, à l'instar de François (le personnage principal) au début du film, ils n'ont pas totalement conscience de leurs défauts et obsessions. Ça permet en outre une compréhension rapide du spectateur, on a tout de suite les codes. Après, le travail de l'auteur va être de nuancer, de composer un personnage particulier, unique.

Est-ce parce qu'ils ont le pouvoir de déclencher des cataclysmes, petits ou grands que les personnages « fragiles », dans tous les sens du terme, peuplent vos comédies ?

En effet, et précisément pour la raison que vous suggérez. Il est intéressant de noter que François semble « fort » au début du récit, mais que comme le dit Annie dans le film, il est bien plus fragile qu'il en a l'air. Mais j'aime les personnages qui ont des obsessions, des raideurs, comme Henri (joué par Claude Brasseur) dans L'étudiante et monsieur Henri, ou le père dans Venise n'est pas en Italie (incarné par Benoit Poelvoorde). Dans la vie, j'ai un faible pour les paumés et les inadaptés. Les gens à côté de leurs pompes me touchent beaucoup.

Revenons à François. Vous avez fait de cet inflexible militaire un homme très amoureux de son épouse, Annie...

J'ai eu envie d'écrire avant tout une histoire d'amour. L'adultère de sa femme ne constitue pas seulement pour François un affront, mais surtout, un vrai traumatisme amoureux, une blessure de cœur. Ce qui, malgré sa raideur, le rend touchant et intéressant. Tout le monde a vécu une blessure d'amour à un moment ou à un autre. Tout le monde a été jaloux. Ce qui est remarquable chez lui, c'est sa façon extrême de vivre cette jalousie, comme une loupe révélatrice de la nôtre, comme s'il se permettait ce que la plupart d'entre nous n'avons pas osé entreprendre : obtenir réparation à tout prix. Derrière la comédie, N'AVOUE JAMAIS soulève d'ailleurs, en filigrane, un questionnement : le temps a-t-il, oui ou non, le pouvoir de cicatriser les blessures et de changer la perception d'une situation ? Pour la justice, qui a institué les délais de prescription, la réponse semble être « oui ». Pour Annie, qui n'arrête pas de répéter à son époux qu'une amourette vieille de 40 ans ne mérite même pas d'en parler, c'est « oui » aussi. Mais pour François, c'est un grand « non » ! Chez lui, le temps ne fait rien à l'affaire. La prescription est une notion qui ne lui parle pas du tout. Une faute reste une faute. Il n'y a ni adoucissement, ni oubli et donc, pas de pardon possible à priori. L'ironie de l'histoire, c'est que plus il va chercher à se venger, plus il va s'embourber, vivre cauchemar sur cauchemar. La mécanique comique du film naît en grande partie de son entêtement, qui va l'amener exactement à l'opposé de son désir initial... Et à remettre sa femme dans le bras de son ancien amant.

La drôlerie vient aussi du fait que vous y jouez beaucoup des oppositions et des contraires. L'exemple le plus amusant étant celui du couple François/Annie...

On sait la puissance comique des duos aux profils opposés. François est un être sérieux, rigoureux et attaché à ses principes, je lui ai donc imaginé une épouse moderne, tolérante, fantaisiste et romanesque. Annie rêve en lisant Madame Bovary et elle

joue du piano pour laisser s'exprimer son tempérament d'artiste. Ça ne les empêche pas de former un couple uni et heureux. Car François sait se montrer aussi sensible, il réécrit les paroles de la Marseillaise pour l'anniversaire de sa femme, et lui déclare son amour, à l'occasion de son anniversaire. L'intention est touchante, le résultat, forcément maladroit. Quant à Boris, l'ancien chevalier servant d'Annie par qui le drame va arriver, je me suis aussi amusé au jeu des contraires... Il est pour sa part dans une forme de désinvolture, dans la séduction et la quête du plaisir immédiat.

Vous avez donné à Annie et François trois enfants, dont aucun ne se ressemble. Pourquoi cette fratrie ?

Le fait divers d'origine racontait uniquement l'histoire d'un couple. J'ai tout de suite eu envie de l'élargir au cadre d'une famille. Je suis passionné de psycho-généalogie. La transmission, ce dont on hérite de nos aînés, de l'histoire familiale, des scénarios de vie qui se répètent, sont des thèmes qui m'intéressent au plus haut point. A quel degré, parfois sans en avoir conscience, reproduisons-nous un modèle parental, ou familial ? Dans quelle mesure est-il possible de s'affranchir de son éducation et de trouver sa liberté, son élan de vie, au-delà de nos traumatismes et de nos peurs ? Ce sont des questions ouvertes, auxquelles il n'y a pas de réponse définitive, et qui parfois, régissent nos existences. Dans la fratrie du film, l'aîné, en entrant à l'armée, a suivi les pas de son père, et les deux cadets ont pris leurs distances avec ce modèle, et le remettent en cause. François les aime tous les trois, mais il ne les connaît pas si bien, faute de n'avoir jamais réussi à vraiment s'intéresser profondément à eux, trop parasité par ses attentes et ses projections. Cette histoire va le forcer à ouvrir les yeux, et voir ce qu'il ne voulait pas voir, le récit trouvant alors sa dimension initiatique.

Il frôle aussi, par moments, le film de suspense...

En effet, lorsque François décide de déclarer la guerre à son ancien rival, Boris, il retrouve ses réflexes de militaire. Il dégaine ses jumelles pour le repérer et va chercher une énorme pelle pour tenter de le mettre KO. Pour ces séquences-là, d'enquêtes à l'ancienne, aussi désuètes que paraissent aujourd'hui celles d'Agatha Christie, il a fallu que je revisite les codes du thriller, évidemment pour m'en amuser.

Une petite parenthèse pour nous expliquer le titre à la fois impérieux et énigmatique de votre film...

Dans cette histoire, tout le monde a un secret, quelque chose à cacher. Des histoires sentimentales passées, et laissées sous silence, pour Annie, mais aussi pour François, une orientation sexuelle pour Capucine... Parfois il s'agit un secret sur soi dont la personne n'a elle-même pas conscience, comme par exemple les origines génétiques

du plus jeune fils. N'AVOUE JAMAIS est en outre le nom d'une vieille chanson de Guy Mardel, inscrite dans l'inconscient collectif. C'est à mes yeux un titre qui interpelle, drôle, prometteur, ludique, et aussi, comme vous le dites, mystérieux. Il faut attendre d'ailleurs la toute fin du film pour en saisir la vraie signification... Quand la chanson de Mardel surgit enfin ! Un dénouement, je l'espère, plus ironique et plus irrévérencieux que celui auquel on s'attend. Les premières projections publiques m'ont d'ailleurs confirmé que les spectateurs avaient globalement du mal à prévoir ce qui allait se passer, et comment tout cela allait finir. Le public est de plus en plus intelligent, j'ai essayé de jouer avec lui, avec ce qu'il pourrait anticiper, et tenté de le surprendre.

Venons-en à la distribution... Pourquoi avez-vous demandé à André Dussollier d'être votre François Marsault ?

Je ne voyais pas meilleur choix. André, c'est l'élégance, le talent, la malice, un charme irrésistible, un des plus grands comédiens français. Et il y a très longtemps que j'avais envie de travailler avec lui. J'ai pensé que composer un militaire à la retraite désespérément agrippé à ses principes l'amuserait, et ce fut totalement le cas. Sa gourmandise pour le jeu est restée intacte et son sens de l'humour n'a pas pris une ride. Même si comme beaucoup de grands interprètes, il est parfois inquiet. Il travaille énormément ses rôles : pas question pour lui de se reposer sur son expérience. Sur le plateau, il est insatiable. Il a toujours envie de refaire une prise, d'essayer d'améliorer son jeu. Le tournage s'est déroulé avec lui dans une concentration joyeuse, complice, et légère.

Avez-vous tout de suite pensé à lui donner Sabine Azéma pour épouse ?

C'est elle aussi une immense actrice, et non seulement leur couple était évident, mais on savait qu'ils rêvaient de retravailler ensemble. Ça a été très émouvant de réunir ces deux acteurs qui ont eu une telle carrière, et se connaissent depuis si longtemps, l'occasion de magnifiques retrouvailles. André m'a confié qu'il faisait répéter ses scènes à Sabine dans une chambre de bonne, quand elle préparait le Conservatoire d'art dramatique. Elle avait 18 ans et lui à peine 21... Ils ne savaient pas encore qu'il y aurait Resnais, Chatilliez, Jaoui, Bacri, et tant d'autres... Comme ils se connaissent par cœur, leur complicité, sur le plateau, a été immédiate. Il y a beaucoup de « scènes de ménage » dans le film. Les regarder jouer ensemble a été un privilège, un bonheur ineffable.

Pour quelles raisons avez-vous proposé à Thierry Lhermitte le rôle de Boris ?

Je cherchais un dangereux rival, et pour cela, il fallait le faire jouer par un homme pourvu d'aisance, d'un charme inné, un type à qui les années n'ont rien fait perdre



de sa superbe... Ni de sa séduction, ni de sa force physique, puisque j'en ai fait un nageur impeccable et un professeur de karaté. Thierry Lhermitte, avec son petit côté Popeye (son personnage dans Les Bronzés font du ski) est apparu comme une option parfaite. Et j'ai assisté à une vraie rencontre, celle d'un acteur avec un personnage. Ça faisait longtemps que je n'avais pas vu Thierry si touchant... Avec bien sûr son sens incroyable de la comédie.

Tout votre casting mérite cinq étoiles...

J'ai eu la chance, pour chaque rôle, d'avoir eu, les acteurs dont je rêvais, disponibles aux dates de tournage, séduits pas le projet. Joséphine de Meaux, notamment, qui est pour moi une des actrices françaises les plus douées en comédie, capable de dégager de la douceur, de l'humanité, sans se départir pour autant de son énergie et de son formidable pouvoir de faire rire, quand elle « dégoupille ». Elle a accepté tout de suite de jouer Capucine, la fille d'Annie et de François. Sébastien Chassagne dont j'adore le flegme, la poésie, le sens de l'humour et celui du tempo, me paraissait idéal pour le plus jeune frère. Pour incarner Amaury, l'aîné, celui qui est du côté de son papa, et qui désespère de jamais pouvoir le satisfaire, j'ai engagé, après audition, Gaël Giraudeau, le grand frère de Sara. C'est un acteur puissant, viril, mais qui sait montrer une vraie faille.

Vos seconds rôles aussi, sont jubilatoires...

Même s'ils ne portent pas le poids de l'intrigue et n'interviennent que de temps en temps, ils sont fondamentaux, surtout dans une comédie. Ils sont comme dans une recette de cuisine, l'assaisonnement du plat principal, indispensables à la réussite de l'ensemble. Je me suis régalé à proposer le rôle de l'ami avocat d'André à Michel Boujenah. Michel est un acteur prodigieux. Il peut tout jouer. Son itinéraire est incroyable. André était fou de joie qu'il accepte le film. Tous les deux s'étaient rencontrés sur *Trois hommes et un couffin*, la comédie culte de Coline Serreau. Bien qu'ils soient restés très amis, ils n'avaient jamais eu l'opportunité de rejouer ensemble. Inutile de vous dire combien leurs retrouvailles sur le plateau, 40 ans après, ont été touchantes. Les scènes de Michel et André sont parmi celles que je préfère dans le film : elles tiennent de l'émotion pure. J'aimerais aussi évoquer Eva Rami, qui joue Mika, la petite amie de Joséphine, une jeune actrice que j'ai découverte au théâtre dans ses merveilleux seuls en scène, et qui devrait faire parler d'elle de plus en plus, tant elle est intense, juste et profonde.

N'AVOUE JAMAIS est votre septième long métrage, mais contrairement à vos trois derniers films, ce n'est pas une adaptation d'une autre de vos œuvres (pièce ou roman). Qu'est-ce que ça change pour vous dans l'écriture ?

Quand je transpose mes pièces pour le cinéma, la tentation est grande d'essayer de recréer les effets qui avaient marché au théâtre. Exercice que j'adore, même s'il est parfois périlleux ! Car les deux univers fictionnels sont assez différents. Là, j'ai dû construire mon histoire à partir de pages entièrement blanches, et sans ce secours précieux que représente, lorsque j'adapte mes pièces, le souvenir de la voix des acteurs, l'impact des répliques. Mais j'ai aimé être libre. Ma récompense est arrivée quand, sur le plateau, j'ai entendu mes dialogues pour la première fois, d'une oreille vierge.

Les dialogues justement. C'est un de vos points forts. Encore une fois, vous les avez ciselés. A l'écran, le plaisir des acteurs à les interpréter est presque palpable...

Peut-être parce qu'en France, on a une longue tradition de dialoguistes : hier, Jeanson, Prévert, Audiard, Boudard, Dabadie, Bacri... et aujourd'hui, Jaoui, Salvadori, Klapisch... J'adore les dialogues en tant qu'auteur mais aussi en tant que spectateur. Ils me procurent un plaisir immédiat, une jubilation. Ils sont une de mes passions. Comme j'ai un amour profond pour la langue française, j'essaie de les écrire avec les mots les plus justes et les plus percutants. Pour qu'ils donnent aux acteurs, dont c'est la nourriture, des choses très différentes à jouer, j'essaie aussi de les décliner dans des

tonalités très variées, l'humour, le burlesque, la tendresse, la suffocation... Parfois un mot va être drôle, et un synonyme ne le sera pas. C'est comme de la musique. C'est au demi ton et au demi temps près.

Les dialogues semblent toujours si adaptés aux acteurs qui les portent, qu'on croirait que vous les avez tous écrits sur mesure...

Ce n'est malheureusement pas toujours possible. J'ai écrit le premier jet de *N'AVOUE JAMAIS* sans penser à la distribution. Mais une fois les acteurs pressentis rassemblés, j'ai tout ré-adapté pour chacun d'eux. On s'est vus pour lire ensemble, affiner. Et puis parfois, je réécrivais au plateau.

Etes-vous d'accord si on vous dit que la qualité des dialogues confère une l'intemporalité aux films ?

Sans doute, et si ça concerne les miens, j'en serais très heureux. J'espère qu'elle leur apporte aussi de la poésie et de l'élégance. Je suis attentif à ne tomber, ni dans la vulgarité, ni dans les effets. Si je travaille parfois sur des répliques récurrentes, ce n'est pas pour les employer comme des gimmicks désincarnés. A chaque fois qu'ils les prononcent, les personnages doivent les penser, les ressentir pleinement. Dans *N'AVOUE JAMAIS*, une réplique de ce genre est : «tu files un mauvais coton, Annie : ». Elle revient plusieurs fois, mais à chaque fois qu'André Dussolier la prononce avec le sérieux qui est celui de son personnage, elle apporte une émotion ou un rire différent. On avait d'ailleurs pensé à un moment à en faire le titre du film.

Vous avez tourné dans le Midi méditerranéen. Est-ce parce que vous affectionnez la luminosité de cette région ?

Quand on tourne en automne, comme c'était le cas, un film où les extérieurs ont de l'importance, il vaut mieux s'installer dans des régions où la météo est en général favorable. Mais pour ce film, ce n'était pas la raison majeure. J'avais envie de faire un film ensoleillé, une comédie qui respire l'insouciance et la gaieté et dans laquelle on ait envie de vivre. J'avais envie de proposer aux spectateurs une heure et demie d'évasion, de légèreté, de malice. Et puis je souhaitais aussi être fidèle à l'Italie méditerranéenne où s'était passé le fait divers à l'origine du scénario. Nice est devenu pour moi un personnage du film. Avec ses façades multicolores, la ville a un côté presque irréel... Et la comédie est une déformation assumée de la réalité.

Les musiques, ont toujours eu beaucoup d'importance dans vos films. Dans celui-là, elles en ont particulièrement...

Les musiques donnent le ton, la couleur du film, un message émotionnel immédiat, au-delà des mots. Celle, à la fois sautillante et romanesque du début de N'AVOUE JAMAIS est l'ouverture idéale : elle annonce la tonalité de mon histoire, et décrit l'univers du protagoniste... Classique, mais sur le point de vaciller... Quant à cette chanson de Brigitte Bardot, «Ciel de lit» avec ses paroles ingénues... «J'ai un amant pour le jour et un mari pour la nuit... J'ai un amant pour l'amour et un mari pour la vie...», c'est un condensé si parfait de l'intrigue qu'il était hors de question qu'elle n'y figure pas. Je la fais écouter à plein volume par Sabine Azéma sur l'autoradio de la voiture conduite par son mari... à la mine déconfite. Il y a aussi la magnifique chanson de Bécaud, «Je reviens te chercher» à laquelle l'histoire donne un double sens... Qui revient chercher qui ?

Même si vous lui avez insufflé de la romance, de l'émotion et du fond, N'AVOUE JAMAIS est une comédie malicieuse et légère qui respire le plaisir que vous avez eu à la faire. A travers elle, avez-vous voulu envoyer un message ?

Non, mon film n'a pas vocation à envoyer des messages. Il se veut comme un moment de pur plaisir, de rire, d'émotion aussi. C'est l'histoire, que j'espère drôle et touchant, d'un homme qui va s'humaniser, en assouplissant sa rigidité, en arrêtant d'idéaliser la violence qu'il a lui-même subie. On vit dans un monde tellement désespérant qu'un des rôles des artistes peut être de produire des œuvres qui redonnent de l'espoir et réconcilient un peu avec la nature humaine, parfois si sombre et si complexe. J'aime l'idée de participer à ça. Même si ça peut sembler à contre-courant de la morosité ambiante. Et ça passe parfois par des prises de consciences personnelles. Si j'ai raconté N'AVOUE JAMAIS sur le mode de la comédie, c'est parce que j'ai pensé, qu'en plus du plaisir que les spectateurs allaient (je l'espère) en tirer, l'histoire aura peut-être sur eux un doux effet cathartique, et que ça leur chuchotera l'envie, à l'instar de son protagoniste, de cheminer en eux-mêmes, et de s'ouvrir un peu aux autres.





ENTRETIEN DE ANDRÉ DUSSOLLIER

Quand Ivan Calbérac, avec lequel vous n'aviez jamais tourné, vous a proposé ce projet, quelle a été votre réaction ?

Je n'avais jamais tourné avec Ivan, mais nous nous étions déjà rencontrés, et le courant était bien passé. Quand il m'a appelé pour un rôle dans N'AVOUE JAMAIS, je l'ai donc accepté avec beaucoup de plaisir. J'ai trouvé son scénario à la fois très contemporain, dans le portrait qu'il propose d'une famille typiquement d'aujourd'hui, unie, mais pleine de dissonances, de dissemblances et en même temps légèrement décalé, puisqu'il traite de la jalousie, un sentiment qui a pratiquement disparu des écrans et, en partie, de la société, les progrès de la liberté individuelle ayant fait, qu'aujourd'hui, personne n'appartient plus à personne. La belle idée d'Ivan, c'est d'avoir mis ce sentiment au centre d'une comédie. Au fond, N'AVOUE JAMAIS, c'est l'histoire d'un homme qui a les réflexes d'une autre époque et que la jalousie va faire se télescoper avec le monde d'aujourd'hui.

Cet homme, c'est François, votre personnage...

Oui, un militaire à la retraite, maniaque, rassuré par son amour de toujours, qui va, dans un premier temps, s'effondrer en apprenant que sa femme l'a trompé il y a 40 ans, dans un second temps, s'élancer à l'assaut de son ancien rival et dans un troisième, pardonner. Ce François m'a d'abord amusé, et puis il m'a intéressé et touché, car Ivan le fait évoluer et s'humaniser.

C'est aussi un personnage dont la femme devait être interprétée par Sabine Azéma, qui était loin pour vous d'être une inconnue...

Avec Sabine, on nous a mariés à l'écran au moins dix fois... Nous n'avions toujours joué que des couples amoureux, mais là, nous allions devoir nous affronter. Une première ! Sur l'affiche du film, on est tous les deux assis dans des fauteuils, des lunettes noires sur le nez, et on se fait la gueule. Sur le plateau, on s'est bien amusés à se disputer. On a beau se connaître depuis très longtemps, le plaisir à s'étonner l'un l'autre ne s'émousse pas. Je crois qu'on n'arrête pas de se découvrir.

Vous avez eu d'autres belles retrouvailles sur ce film, celles avec Michel Boujenah...

Cela peut paraître incroyable, mais depuis Trois hommes et un couffin, tourné en 1985, personne n'avait eu l'idée de nous faire rejouer ensemble. C'est un regret. Je connais bien Michel. Au début de nos carrières, dans les années 70, nous habitons le même immeuble. Bien que venant de deux mondes différents, lui de la Méditerranée, moi de la montagne, nous sommes devenus amis. C'est surtout l'humour qui nous a réunis. Le rire est chez Michel une raison de vivre. Comme il réside désormais dans le Midi, on se voit moins. Mais l'amitié qu'on se porte est restée intacte. On a été heureux de se retrouver. Sur le plateau, chacun dans notre rôle, on s'est amusés à se faire des surprises.

Avec Thierry Lhermitte qui joue votre rival, c'était aussi, pour vous, des retrouvailles ?

Je connaissais moins bien Thierry. Mais j'ai toujours été un grand admirateur de son jeu, élégant et distancié, et aussi de sa façon de rester imperturbable dans toutes les situations. Travailler avec Thierry offre beaucoup de plaisir. Quand il joue, il a l'œil qui frise et l'humour à fleur de peau.

Comment est-ce d'être dirigé par Ivan Calbérac ?

Il conjugue d'être à la fois un directeur d'acteur très précis et un « joueur » : il aime bien qu'on essaie le maximum d'interprétations, qu'elles viennent de nous, ou qu'il nous les suggère. Il me fait penser à ces pères qui regardent leurs enfants, dans un bac à sable, construire et déconstruire, pour reconstruire à nouveau autre chose avec leur pelle et leur seau. Pour moi qui aime proposer et recommencer pour tenter d'autres trucs, ça m'allait très bien. Être dirigé par lui est très ludique. C'est d'autant plus agréable que ses dialogues semblent toujours taillés pour chacun des interprètes. On a beaucoup de plaisir à les dire avec nos partenaires. Il a aussi le chic des distributions.

Quand on vous voit à l'écran, ou sur une scène de théâtre, on a l'impression que votre gourmandise pour le jeu est restée intacte...

Çe que vous me dites me fait plaisir car, c'est vrai, j'ai gardé, une appétence folle du jeu. Mais comme beaucoup d'autres acteurs, comme Sabine, Thierry et Michel. C'est ce qui nous permet de continuer à nous surprendre, même si on se connaît bien. On en revient toujours à la métaphore des enfants qui, dans un bac à sable, ne se lassent jamais de construire et reconstruire des châteaux.

Il paraît que vous ne vous reposez jamais sur votre acquis...

(Rires). Je suis un joueur impénitent. Si on me laissait faire, je ne m'arrêtera pas. C'est aussi une des raisons pour lesquelles je me suis si bien entendu avec Ivan. Nous avons ce même point commun. Il est avenant et souriant, il a un caractère joyeux, mais c'est un bosseur invétéré.

Qu'est-ce qui vous décide à choisir un projet plutôt qu'un autre ?

C'est un tout. La qualité et l'originalité du scénario, le personnage qu'on me propose, et bien sûr, le réalisateur. Pour N'AVOUE JAMAIS, tous les feux étaient au vert. Et puis c'était une comédie. Je n'en avais pas tournée depuis longtemps.

Comment l'avez-vous reçue ?

Quand on regarde un film pour la première fois, c'est toujours difficile d'avoir un jugement objectif. On a tendance à se focaliser sur ce qu'on a fait et à se critiquer. Mais à la faveur d'une projection récente, j'ai été content d'entendre rire le public et de le sentir ému, comme je l'avais été en lisant le scénario d'Ivan. J'espère que ce film rendra les gens heureux, dans sa manière, drôle et futée, de montrer qu'à condition d'accepter d'aller vers les autres, même le plus coincé des hommes peut parvenir à trouver la sérénité.



ENTRETIEN DE SABINE AZÉMA

Qu'est-ce qui vous a séduite dans ce projet ?

C'est toujours une belle surprise pour moi quand un réalisateur m'appelle pour me dire qu'il m'a choisie pour un rôle.

Je ne connaissais pas personnellement Ivan Calbérac, mais les films de lui que j'avais vus m'avaient bien plu. J'ai trouvé son scénario moderne, ancré dans l'époque et plein de surprises. Il me faisait penser à la phrase de Feydeau : « L'amant c'est l'artiste de l'amour, le mari n'en est que le rond de cuir ».

Et puis la perspective de créer un nouveau couple avec André Dussollier m'emballait.

Un mot sur la longévité de votre amitié avec André...

C'est Alain Resnais qui, le premier, nous a réunis dans *La vie est un roman*. Puis se sont succédés beaucoup d'autres films. Je suis heureuse d'avoir partagé avec lui un aussi long périple. On a vécu tous les deux des moments passionnants devant la caméra, et fait, ensemble, le grand écart entre tragédie, comédie dramatique et comédie.

A votre avis, pourquoi cela fonctionne-t-il si bien entre vous ?

L'alchimie entre deux acteurs tient beaucoup du mystère. Nos rythmes de jeu s'accordent bien. Ce que je peux dire c'est qu'avec André dès qu'on entend le mot « moteur », il se passe, entre nous, quelque chose d'enthousiasmant.

Qu'Ivan Calbérac ait fait appel à André pour jouer les militaires psychorigides vous a-t-il étonné ?

Non. Je pense qu'André peut tout jouer. Il m'a rappelé un général que j'avais rencontré à Verdun sur le tournage de *La vie et rien d'autre*, de Bertrand Tavernier, et qui m'avait raconté que, depuis l'enfance, entrer dans l'armée avait été sa seule obsession. Ses parents étaient fermiers mais déjà bambin il avait demandé à sa mère de lui coudre des galons sur ses tricots et avait ensuite passé son temps à essayer de faire marcher ses moutons au pas ! André était tellement investi dans son rôle qu'il m'a rappelé cet homme-là.

Est-ce que de temps, vous y « restez » avec lui, comme on dit au théâtre ?

Les gens pensent souvent que lorsqu'on tourne une comédie, on s'esclaffe toutes les trois secondes. Mais ce n'est pas le cas. D'abord parce qu'il n'y a pas de public, et ensuite parce qu'on est concentré sur le texte et les contraintes techniques.

Quel genre de réalisateur est Ivan Calbérac ?

Il est concentré, rapide et enthousiaste. Il est comme un chef d'orchestre, dont nous, les acteurs, serions les musiciens, pour ne pas dire les petits soldats.

Robert Bresson disait que la cinématographie est un art militaire et qu'il faut préparer un film comme une bataille. Il disait vrai. Sur un plateau, tout doit être en ordre de marche, et même si chacun a une feuille de route, on doit tous aller dans la même direction. L'harmonie est un des grands facteurs de la réussite d'un film. Le cinéma est une « affaire » d'équipe.

Et Thierry Lhermitte ?

J'aimerais tourner encore beaucoup de films avec lui. C'est un homme exquis, curieux, libre et cultivé. Et on ne peut pas oublier qu'il a fait partie de la sensationnelle équipe du *Splendid*.

Qu'attendez-vous des gens qui vont aller voir le film ?

C'est une comédie. J'espère qu'ils en sortiront heureux.

Quels sont vos projets ?

Je m'apprête à partir en Italie pour tourner un film de Paulo Franchi. Je devrais avoir comme partenaire Léo Dussollier, le fils d'André...





ENTRETIEN DE THIERRY LHERMITTE

Vous n'aviez encore jamais tourné avec Ivan Calbérac. Mais le connaissiez-vous ?

Je ne l'avais jamais rencontré, mais j'apprécie beaucoup son travail, théâtral et cinématographique. Ivan donne toujours beaucoup d'humanité à ses personnages et c'est formidable parce que ça « nourrit » les acteurs. J'ai vu beaucoup de choses de lui, dont sa dernière création, *Les humains*, une pièce (culte à Broadway) du dramaturge américain Stephen Karam qu'il avait adaptée pour la scène française, avec Isabelle Gélinas et Bernard Campan dans les rôles principaux. Une fois de plus, j'avais beaucoup admiré la finesse, la subtilité et l'intelligence de son écriture. Alors quand il m'a proposé le rôle de Boris, j'ai immédiatement accepté.

Il dit qu'il l'a écrit en pensant à vous...

Cela ne m'a pas paru flagrant tout de suite. La première fois que j'ai lu le scénario, j'ai même pensé que j'aurais pu jouer indifféremment Boris ou François Marsault. Mais quand j'ai commencé à travailler sur Boris, j'ai réalisé que ce n'était sans doute pas un hasard s'il m'allait comme un gant. C'était du sur-mesure. J'ai eu un plaisir fou à l'endosser.

C'est un drôle de personnage ce Boris...

C'est ce qui m'a plu ! (rires). Au premier abord, c'est le séducteur qui s'impose chez lui. Mais on s'aperçoit très vite qu'il est également un peu roublard : il s'y prend avec Annie de façon, certes mignonne et respectueuse, mais aussi un peu... intéressée. La réalité est que Boris est un homme ordinaire bourré de défauts

et de faiblesses. Comme il n'a aucune d'ambition, toutes les petites choses qu'il a tentées pour rendre sa vie plus intéressante ne l'ont mené nulle part. Finalement, il est un type qui est à la lisière de tout. Il est un peu lâche, un peu indécis, un peu charmeur, un peu épicurien, un peu flemmard, un peu paumé, un peu... et encore un peu... J'ai aimé qu'il soit comme ça, complexe et indéfini, tout sauf un « cliché » ...

Lui avez-vous trouvé, comme Ivan Calbérac, une sorte de cousinage avec votre Popeye des Bronzés font du ski ?

Sous son petit vernis de fanfaron, Popeye est un gars assez minable. Il a son heure de gloire dans le contexte d'un club de vacances, mais on se doute qu'une fois rentré chez lui, il redescendra à son niveau de type ordinaire. Boris partage avec lui d'appartenir à cette catégorie des individus « lambda ».

« Lambda », mais sportifs ! ... Boris, comme Popeye, fait du karaté. Vous y remettre a-t-il été difficile ?

Pas vraiment (Rires). Le karaté n'est pas un sport que j'avais appris spécialement pour Les Bronzés... J'en ai fait pendant dix ans, avant et après ce film. Comme Ivan ne demandait pas, à Boris d'avoir un niveau de performance extraordinaire étant donné son âge, en m'y remettant, j'ai rapidement atteint le niveau nécessaire, sans efforts excessifs... Paradoxalement, ce sont les scènes de vélo qui m'ont fait le plus souffrir. Je n'en fais jamais, j'étais mort de fatigue.

Vous êtes un acteur intrépide, un de ceux qui s'aventurent dans des personnages très différents, mais vous êtes aussi un homme très pudique. La scène du bain vous a-t-elle posé des difficultés ?

Aucune, parce qu'elle est très furtive. Et puis, j'avais trouvé assez dingue dans le scénario, qu'en plus de la réputation de tombeur dont Ivan a doté Boris, il lui invente cette lubie d'imposer à tous ceux qui veulent se baigner dans sa piscine de se mettre à poil ! Ça m'avait paru plus marrant qu'indécent et provocateur.

Quel genre de réalisateur est Ivan Calbérac ?

Il est très précis. Il fait pas mal de prises, avec beaucoup de nuances, un peu plus comme ci, un peu moins comme ça, et puis, après il se débrouille au montage. C'est très plaisant d'être dirigé par lui parce qu'il respecte et aime profondément les acteurs. Quand j'ai devant moi un chef d'orchestre comme lui, attentif à ce que je propose, je suis un interprète heureux.

Venons-en à vos partenaires principaux, Sabine Azéma et André Dussolier...

Pour avoir déjà joué avec chacun des deux, je savais que me retrouver en face d'eux allait être un régal. Avec Sabine, on a tout de suite bien rigolé. Sa légèreté et sa drôlerie sont fantastiques. Pour jouer les scènes qu'on avait à faire, des scènes sinon intimes, du moins dans les sentiments, entre deux personnes qui se sont jadis aimés, c'était plaisant d'avoir une si belle complicité. On était instantanément sur la même longueur d'onde.

Avec André, il y a eu, au début, un peu plus de distance. D'abord c'est un comédien discret et réservé, et, pour n'avoir tourné qu'une seule fois avec lui — dans Effroyables jardins, où contrairement à lui, je n'avais pas un rôle principal — je le connaissais moins bien. Ensuite, son personnage était plus dramatique que le mien. Son François vit un cauchemar alors que mon Boris doit donner l'apparence de se foutre de tout. Mais on s'est vite compris. Quand il y a de la vérité et de la précision dans le jeu de deux partenaires, ils se trouvent très vite. Et puis André partage avec moi le plaisir de se faire diriger.

Un mot sur l'ambiance du film ?

Ivan aime et respecte les acteurs. Nous avons été traités comme des princes, logés et nourris comme des rois. On tournait dans un coin sublime du Midi. Même la pluie, qui s'est parfois invitée par surprise, n'a jamais réussi à nous mettre de mauvaise humeur ! On a tous formé une bande très soudée. J'espère que le plaisir qu'on a eu à être ensemble va se transmettre au spectateur.

Vous menez une carrière éclectique, mais on a l'impression que vous ne pouvez jamais vous passer longtemps de la comédie... Votre présence dans ce film le prouve une fois encore...

J'avoue avoir un faible pour la comédie. Je l'aime parce que son but premier est de distraire, voire éventuellement de faire rire. Si en plus elle instruit ou fait réfléchir tant mieux, mais ce n'est pas obligatoire. Certaines comédies, qui n'ont aucun autre objet que celui de divertir, sont formidables. Tout le contraire des films dramatiques qui, sans fond ou arrière-plan, sont immanquablement ennuyeux...

Et puis, en tant qu'acteur, j'adore l'engagement physique que la comédie impose. Chacune a son tempo. Il faut le chercher. Si on ne le trouve pas, c'est fichu, aussi cruel qu'une blague qui tombe à plat (rires).

Que vous apporte, sur un plateau de cinéma, le fait de continuer à faire beaucoup de théâtre ?

Comme ce que je recherche, dans l'un et l'autre, c'est la vérité de mon personnage, ça ne m'apporte pas grand-chose. Qu'ils soient pour le théâtre ou pour le cinéma je prépare mes rôles de la même façon : je commence par les apprendre par cœur, en les lisant chaque jour pendant un mois et demi avant le début du tournage, ou des répétitions. Ça me permet de ne pas être perturbé si les metteurs en scène ou les réalisateurs décident de ne pas travailler les scènes dans l'ordre.

N'AVOUE JAMAIS est une pure comédie. Mais au-delà du fait qu'elle vous a amusé, vous a-t-elle touché ?

Sauf à avoir un cœur de pierre, il me paraît difficile de rester de marbre devant ses personnages : ils ont tous des failles. Sous ses attitudes primesautières et moqueuses, Annie est une grande angoissée. Derrière la rigidité inflexible qu'il affiche en emmerdant toute sa famille, François n'arrive pas à cacher qu'il est un grand sentimental. Quant à Boris, on s'aperçoit vite que sa désinvolture est le seul paravent qu'il a trouvé pour masquer une insupportable solitude... La bienveillance du regard d'Ivan sur cette micro-société embarquée dans une aventure de dingues a, pour moi, quelque chose de bouleversant. Un courant humaniste circule dans son histoire.

Si, demain, Ivan Calbérac vous rappelle pour faire un autre film avec lui, vous lui dites quoi ?

Je lui dis oui les yeux fermés et sans aucune hésitation.



LISTE ARTISTIQUE

FRANÇOIS MARSAULT
ANNIE MARSAULT
BORIS PELLERAY
CAPUCINE MARSAULT
ADRIEN MARSAULT
CLÉMENT FONTAINE
AMAURY MARSAULT
MIKA

ANDRÉ DUSSOLLIER
SABINE AZÉMA
THIERRY LHERMITTE
JOSÉPHINE DE MEAUX
SÉBASTIEN CHASSAGNE
MICHEL BOUJENAH
GAËL GIRAUDEAU
EVA RAMI

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE PRODUIT PAR

EN COPRODUCTION AVEC
AUTEUR/SCÉNARIO
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR
2ND ASSISTANT RÉALISATEUR
DIRECTRICE DE PRODUCTION
DIRECTION DE POSTPRODUCTIO
IMAGE
SON

CASTING
COSTUMES
DÉCORS
MAQUILLAGE
COIFFURE
MUSIQUE ORIGINALE
MONTAGE
SCRIPTÉ
RÉGIE
UNE COPRODUCTION

DISTRIBUTION
TELEVISIONS

VENTES INTERNATIONALES
SOFICA

AVEC LE SOUTIEN DE
EN PARTENARIAT AVEC

IVAN CALBÉRAC
ANTOINE PEZET
JÉRÔME CORCOS
NICOLAS MAUVERNAY
IVAN CALBÉRAC
MORGAN AUTEXIER
LOUISE DELÉCAUT
ANAÏS ASCARIDE
AURÉLIEN ADJEDJ
PHILIPPE GUILBERT
PHILIPPE FABBRI
JÉRÔME GONTHIER
VINCENT COSSON
CORALIE AMEDEO
REBECCA RENAULT
JULIA LEMAIRE
MAGALI OHLMANN
JOSÉ LUIS CASAS SERRANO
LAURENT AKNIN
REYNALD BERTRAND
MARION PASTOR
DANIEL DACOMO
NAC FILMS
MIZAR FILMS
FRANCE 3 CINÉMA
WILD BUNCH
WILD BUNCH
CANAL+
CINÉ+
FRANCE TÉLÉVISIONS
GINGER&FED
CINÉAXE
CINÉCAPITAL
COFIMAGE
ENTOURAGE
LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR
DU DÉPARTEMENT DES ALPES-MARITIMES
LE C.N.C., DE LA VILLE DE NICE